

Un regard d'écrivain.

*Maurice Barrès et le scandale de Panama.*

Par Jean Garrigues.

*Le 21 novembre 1892, le député nationaliste Jules Delahaye monte à la tribune de la Chambre des députés pour dénoncer le plus grand scandale politico-financier de toute notre histoire contemporaine. Si l'on en croit les révélations de La Libre Parole, le journal de l'antisémite Edouard Drumont, plus d'une centaine de parlementaires ont reçu des pots-de-vin de la Compagnie universelle du canal de Panama, dirigée par Fernand de Lesseps, afin de voter le principe d'un emprunt à lots qui lui était favorable. Dans la nuit du 19 au 20 novembre, le baron de Reinach, soupçonné d'avoir organisé la corruption, s'est suicidé. On apprend que des personnalités politiques en vue sont impliquées dans l'affaire. Dès lors, l'occasion est trop belle pour les nationalistes d'attaquer les républicains corrompus. L'écrivain Maurice Barrès (1862-1923), ancien député boulangiste et nationaliste convaincu, est présent dans l'hémicycle, sous les traits de son héros Sturel.*

La figure de Jules Delahaye parlait, criait ses résolutions quand, le lundi 21 novembre, traversant la salle des Pas-Perdus, avec sa serviette sous le bras et d'un pas élastique, il arrêta Sturel pour lui dire :

- Du nouveau ! du nouveau ! Montez dans les tribunes, trouvez une place coûte que coûte : il va tomber une terrible bombe.

Des mots analogues mettaient la fièvre dans les couloirs qui se vidèrent. A cinq heures, on crut entendre les trois coups au rideau pour l'ouverture d'un drame que tout le monde annonçait sans connaître les collaborateurs ni le scénario. Sturel se jeta dans la tribune des anciens députés. Les élus se pressèrent à leurs bancs. Quelques-uns avaient bu pour mieux soutenir le choc. (...)

Les hommes de service, pour mieux voir leurs maîtres dans la honte, augmentèrent la puissance du plafond lumineux quand Jules Delahaye gravit la tribune. Il était blême, avec ses lèvres retroussées qui laissaient voir par éclairs le luisant des dents comme 'des crocs. De la façon dont il débuta : « J'apporte ici mon honneur ou le vôtre », chacun comprit, comme sur le terrain, quand le directeur du combat dit : « Allez », que c'était l'instant de lutter sans ménagement ni distraction.

Sur les bancs étroits et serrés, les parlementaires avertissaient déjà de la bagarre tragique où nous vîmes les uns, de figures verdâtres, anéantis ; d'autres prêts à bondir, si leurs noms éclataient ; d'autres encore empoisonnés soudain d'une bile dangereuse ; quelques-uns, éperdus de vengeance contentée.

- Je vous apporte, disait-il, mieux que l'affaire Wilson. Celle-là n'était que l'impudence d'un homme. Panama, c'est tout un syndicat politique sur qui pèse l'opprobre de la vénalité... Mais n'ayez pas crainte que j'abaisse ce débat à des questions de personnes.

Le discours que Delahaye avait écrit, avec ses amples développements, offrait trop de prise au vent dans cette tempête. Brusquement il se resserra, put d'autant mieux filer vers son but.

- Pour émettre des valeurs à lots, il fallait une loi ! Un homme intervint qui n'est plus de ce monde depuis hier... Il se fit fort d'obtenir la loi par la toute-puissance de ses relations politiques et par la corruption. Il demanda cinq millions qui lui parurent d'abord suffisants pour acheter les consciences à vendre du Parlement.

- Les noms ! Les noms !

- L'enquête vous les donnera... Ce mort récent connaissait jusqu'au chiffre des dettes des députés. II tarifa chacun selon son importance politique. II remit à son homme de confiance, un nommé Arton, qui depuis a passé la frontière, un carnet de chèques pour qu'il « fit le nécessaire ». Telle fut l'expression convenue.

- Les noms ! Les noms !

- Votez l'enquête.. .

A cette foule hurlante, il jetait, comme des os, des faits secs, mais pleins d'une forte moelle :

-Trois millions furent distribués entre cent cinquante membres du Parlement, parmi lesquels, je dois le dire, il n'y avait qu'un petit nombre de sénateurs.

-Les noms ! Les noms !

- L'enquête ! L'enquête... S'il me fallait nommer tous les concussionnaires, une séance de nuit serait nécessaire. (...)

Ce long récit n'alla point tout d'un trait. Les cinq cent voix commençaient de submerger cette voix. Elle ne réapparaissait plus qu'à de longs intervalles, comme un roc que couvre, découvre, puis recouvre le flot. Une phrase ! un mot ! Mais où l'on distinguait combien la volonté d'un homme vaut plus que les colères d'une foule. Ce qui fait une force, ce n'est, pas seulement l'intensité, c'est encore la direction. Une seule personne qui sait ce qu'elle veut, où elle va, brise le désordre de cinq cents énergumènes. Même leur incohérence soutient, électrise l'homme qui se ramasse dans son unité morale. Les furieuses sottises qui, de tous les bancs, assaillaient Delahaye, marquaient d'autant mieux sa logique. « Je suis un calomniateur ? Eh bien ! votez l' enquête qui me confondra. » (...)

Son coup porté, Delahaye, comme le toréador s'écarte du taureau blessé qui mugit, avait rejoint sa place.

Maurice Barrès, *Leurs Figures*, Emile-Paul Frères, Édition de 1917, pp 111-119.

Pour citer cette présentation :

Jean Garrigues, « Un regard d'écrivain. Maurice Barrès et le scandale de Panama », *Parlement(s). Histoire et politique*, n°0, « Faut-il tourner le dos à la politique ? », 2003, [en ligne] : <[http://parlements.org/parlements/num0\\_12\\_Barres.pdf](http://parlements.org/parlements/num0_12_Barres.pdf)>, (page mise en ligne le 13/09/06, consultée le --/--/--).